

UNE ÉPOUSE ÉCONOME



—J'ai besoin d'une robe neuve.
—Tu devrais te rappeler que les temps sont durs.
—Tu ne devrais pas me faire de pareilles remarques quand je ne te parle pas de chapeau pour aller avec ma robe neuve.

SOUVENIRS D'AFRIQUE

UNE CHASSE A L'OUED MELLEQUE

Un soir, nous campions au pied du Djebel-Ouenza, sur la rive droite de l'Oued Mellègue. Aussitôt le camp installé, et pendant que Duplessis et M. de Meffrai allaient tirer quelques perdrix j'allai, en compagnie d'Hamed ben Amar reconnaître les endroits fréquentés par les cerfs; nous en rencontrâmes une bande de trente-cinq, sur laquelle Hamed tira sans résultat.

Le soir, pendant que nos cavaliers faisaient un énorme bûcher de bois mort, chacun de nous mettait la main à la cuisine. M. de Meffrai faisait un civet qui nous parut excellent à l'Oued-Mellègue, mais qui aurait été détestable servi à la Maison d'or. Duplessis avait fait bouillir des pommes de terre qu'il écrasait en se brûlant les doigts, pour ensuite les passer à la friture. Mon rôle, beaucoup plus simple, se bornait à les voir faire, en leur prodiguant mes conseils.

Après le dîner, chacun de nous fut appelé à donner son avis sur les disposition à prendre pour le lendemain. Enfin, après une assez longue discussion qui nous fit trouver la soirée courte et nous obligea à boire un excellent vin chaud auquel aucun de nous n'avait mis la main, il fut définitivement arrêté; que nous, chasserions le cerf à la manière arabe, c'est-à-dire en nous promenant doucement et sans bruit dans les bois.

Au matin donc, M. de Meffrai et moi partions d'un côté. Duplessis et Hamed ben Amar, d'un autre, pour nous rejoindre ensuite à un endroit déterminé d'avance.

Nous marchions depuis une heure environ lorsqu'en suivant le flanc d'une montagne et en montant un ravin légèrement boisé, une bande de quinze cerfs à cent mètres de nous, débouche d'un petit massif et se dirige rapidement sur la crête du mamelon. Les cerfs reçoivent nos quatre coups de feu et disparaissent sur le versant opposé. A peu près certain d'avoir manqué, j'étais sur le point d'abandonner cette piste, quand M. de Meffrai me fit cette sage observation: "Bah! dit-il, allons voir, car on ne sait jamais bien exactement où vont les bêtes." En effet, à peine avions-nous fait quelques mètres, en suivant les traces, nous trouvions du sang en abondance: un peu plus loin, le sang prenait deux directions différentes. Deux animaux avaient donc été tou-

chés. Nous prîmes le pied de celui qui, traversé de part en part, laissait le plus de sang. Nous le suivîmes aux rougeurs pendant une heure et finîmes par le perdre.

Malgré l'aide de nos cavaliers que nous étions allés chercher au camp, nous ne pûmes également retrouver le deuxième animal blessé. Ces deux balles si bien tirées, quoique malheureuses, devaient sortir des cortouches rayées de M. de Meffrai, je chassais avec un fusil ordinaire et à cette distance il est probable qu'aucune des miennes n'avait dû porter.

Le soir, après dîner, nous allions passer la nuit, chacun dans un affût, préparé par Hamed sur le bord de la rivière, à cinq cents mètres les uns des autres, et où les nombreuses traces d'animaux restées sur le sable nous indiquaient qu'ils venaient se désaltérer.

Il était deux heures du matin, aucun animal n'était passé devant moi et nos compagnons placés en aval n'avaient pas été plus heureux, puisque leurs fusils étaient restés muets. Je ne savais à quoi attribuer cette absence complète de cerfs et de sangliers, lorsqu'un faible rugissement m'en expliqua la cause. La présence d'un lion avait fait fuir les autres animaux qui avaient dû aller se désaltérer beaucoup plus loin.

Au petit jour, nous trouvions sur le sable, les traces de deux lions qui remontaient le cours de la rivière, sans doute pour y surprendre un animal à l'abreuvoir. Arrivés à six cents mètres de l'affût de M. de Meffrai qui s'était endormi, les deux animaux s'étaient arrêtés pour écouter les ronflements sonores du chasseur puis, prudemment, avaient alors quitté la rivière pour rentrer dans la forêt. C'est à ce moment que j'entendis le rugissement de mauvaise humeur qui réveilla M. de Meffrai, sans cependant lui permettre de reconnaître la nature du bruit qu'il avait entendu.

C'était de la deveine et nous étions tous furieux contre le dormeur qui nous avait fait manquer un si beau coup, car, sans lui, il est probable que les lions qui suivaient la rivière seraient successivement passés devant tous nos affûts.

Le lendemain, le capitaine Farny, chef du bureau arabe, venait nous rejoindre et nous recommençons la chasse de la veille. Ce jour-là, tout le monde fut encore malheureux et après tout une journée de marche pénible, Hamed ben Amar fut le seul à voir une bande de cerfs et encore sans pouvoir la tirer. Fatigués de ces courses vaines, nous partions le lendemain matin pour revenir aux Ouled Kriar, chasser le sanglier. En traversant les plaines d'alfa, un lièvre fut pris

vivant par nos lévriers, puis apporté au camp, où le soir, pour varier les plaisirs, il fut lâché, chassé et pris par les faucons du Caid des Mahatelas.

Le lendemain matin, nous partions à pied, avec ma petite meute, pour chasser le sanglier. Je recommandai à mes deux arabes de ne tirer dans aucun cas, désirant réserver ce plaisir à mes invités.

A peine avions-nous fait quelques centaines de mètres dans le bois, que les chiens tenaient au ferme un vieux solitaire. Chacun de nous prit le pas de course et cette fois ce fut Duplessis qui grâce à ses longues jambes, arriva le premier.

Mes deux Arabes, qui n'avaient pas quitté les chiens, assistaient à la bataille en excitant les vaillantes bêtes pour obliger le sanglier à leur tenir tête jusqu'à l'arrivée de l'un de nous. Au moment où Duplessis n'était plus qu'à vingt mètres de l'animal, ce dernier furieux, chargeait le chasseur avec impétuosité. La balle envoyée glissa sur le crâne osseux et sur la tête taillée en coin de l'animal; un instant étourdi par la violence du coup, le sanglier demeura deux secondes environ, frémissant sur ses quatre jambes. Puis, reconnaissant son adversaire, il fondit sur lui, le poil hérissé et en faisant craquer sa mâchoire.

A quatre pas, une deuxième balle entre les yeux l'arrêtait dans sa course et l'étendait raide aux pieds du chasseur.

HIPPOLYTE BETOULLE.

LE PLUS HEUREUX DES HOMMES

—Quel est l'homme le plus heureux; celui qui est millionnaire ou celui qui est père de neuf filles à marier?

—Quelle question! c'est sans contredit le père des neuf filles.

—Et pourquoi?

—Parce que le millionnaire désire encore des millions alors que le père des neuf filles est satisfait de ce qu'il a.

MAUVAIS REMÈDE

—Moi, quand mon mari crie trop je le menace de me retirer chez ma mère.

—Innocente va! il te laissera partir un de ces jours. Moi je fais mieux que cela, je le menace de faire retirer ma mère chez nous. Ça le calme promptement.

FATALS SYMPTÔMES



Client.—Pauvre femme! la mort de votre mari a été aussi soudaine qu'inattendue.
Blanchisseuse.—Oh! non, pauvre homme. Trois jours avant je lui avais fait un poulet rôti, il n'a pas voulu y toucher. J'ai compris qu'il était perdu quand j'ai vu qu'il ne voulait pas prendre de poulet.